Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 35

Artikel: Les guêpes. - L'abeille militaire
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-193791

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dont on a facilité l'accès par de pittoresques sentiers, où circulent sans cesse et en tous sens des groupes d'étrangers en séjour : Autant de sentiers, autant d'aspects divers sur les Alpes bernoises, les Alpes fribourgeoises et le bassin du Léman.

Ces sites sont vraiment enchanteurs, et les visiterait-on dix fois, qu'on en remporterait toujours l'impression qu'il n'est guère possible de contempler en Suisse quelque chose de plus beau.

Nous recommandons aux personnes qui se proposent de faire cet attrayant petit voyage de lire préalablement l'intéressante notice de M. Ed. Lullin, le *Chemin de fer de Glion à Naye*, et qui se trouve dans toutes les librairies et au bureau du *Conteur*.

L. M.

Nous avons reçu un exemplaire du joli *Annuaire vélocipédique suisse*, publié par le Velo-club de Lausanne, A. Rochat, éditeur. Très soigné et très complet, il contient tout ce qui peut intéresser le vélocipédiste ; le profane même le parcourt avec plaisir, charmé d'y trouver dans le vocabulaire, destiné aux termes du sport, la signification de plusieurs mots fréquemment employés par les vélocipédistes et dans les journaux.

En voici, par exemple, quelques-uns :

Challenge. — Mot de sport anglais qui s'applique à une course courue en plusieurs épreuves, et où l'objet décerné en prix (coupe ou trophée) passe chaque fois dans les mains du nouveau vainqueur.

Corde. — La corde est le côté de la piste où les coureurs ont avantage à s'appuyer; sur les pistes circulaires, la corde est à gauche (excepté en Italie où elle est à droite), c'est-à-dire que l'on tourne toujours à gauche. Sur les pistes en ligne droite, la corde est à droite.

Dead-heat. — Deux ou plusieurs coureurs font dead-heat dans une course, lorsqu'ils arrivent ex-æquo. On sait que l'arrivée est jugée d'après la jante de la roue de devant.

Emballer. — C'est donner, sur une distance plus ou moins grande, son maximum de vitesse. On ne peut guère emballer plus de 500 mètres, ce qui est déjà bien difficile.

Entraineur. — En France on entend par ce mot celui dont le rôle consiste, dans une course, à marcher devant un coureur pour lui couper le vent et lui mener le train. Pour les Anglais, l'entraîneur est celui qui dresse un coureur à la course et joue auprès de lui le rôle de professeur.

Record. — Ce mot anglais, qui n'a pas d'équivalent en français, exprime le temps le plus court mis à parcourir une distance convenue, ou bien la plus grande distance parcourue dans un temps donné. Exemples : Dubois a le record des 100 kilomètres sur piste en 2 h. 41', parce que c'est jusqu'ici le temps le plus court mis à parcourir 100 kilomètres. Stephane a le record des 24 heures, parcourant 673 kilomètres, parce que c'est la plus grande distance fournie en cycle dans ce laps de temps.

Sport. — Ce mot signifie littéralement amusement, jeux, distraction. On est convenu de l'appliquer surtout aux différents exercices, ou même mieux aux courses et records en tous genres. Aussi pour le mot de *sportsman*, on entend plutôt un homme qui s'occupe directement des courses et court lui-même, que celui qui monte en vélocipède, à cheval, ou canote pour son plaisir.

Vélodrome. — Lieu où se font les courses de vélocipèdes.

Les guêpes. — L'abeille militaire.

On n'entend partout que des plaintes sur les dégâts causés dans les vergers et dans les vignes par les légions de guêpes que nous avons cette année. « A ce propos, dit le *Petit Parisien*, il est intéressant d'examiner un peu la vie de ces insectes qu'une chaleur exceptionnelle et la maturité précoce des fruits ont multipliés à l'infini.

Les guêpes ne vivent ordinairement qu'une année ; elles meurent à l'époque des premiers froids. Quelques femelles seules, fécondées durant l'automne, survivent. Blotties dans les fissures des arbres, elles passent l'hiver à l'abri de la gelée. Lorsque les premiers beaux jours les réveillent de leur engourdissement, elle se mettent à fonder un nid, qui se développe peu a peu, et deviennent reines de sociétés nouvelles qu'elles ont ainsi créées.

Si l'été est froid et pluvieux, les guêpes ne se multiplient que lentement. Elles deviennent carnivores par la force des choses et s'attaquent aux insectes plus faibles. Leurs victimes ordinaires sont les taons. A l'étal des bouchers on les voit poursuivre les mouches bleues qui déposent sur les viandes des masses d'œufs. Elles remplissent donc un rôle utile dès qu'elles ne sont pas très nombreuses.

Mais par les étés chauds leur rôle se modifie. Elles ne peuvent, comme les abeilles, pomper le nectar au fond du calice des fleurs, car leur bouche ne constitue pas une véritable trompe. Elles doivent se contenter du butin que leur offrent les fleurs ouvertes. Aussi, dès que les fruits mûrissent, s'abattent-elles sur cette proie facile. On voit donc qu'il n'y a pas de temps à perdre pour leur faire la guerre.

Pour détruire les colonies souterraines, on conseille de verser, la nuit, dans les nids, après en avoir agrandi l'entrée, du pétrole que l'on peut mélanger d'eau, et l'on recouvre de terre l'ouverture. Quant aux nids suspendus, ils peuvent être enlevés dans un sac à nœud coulant et plongé dans l'eau.

Pour prévenir les effets des piqûres de guêpes, le meilleur moyen est d'appliquer sur la peau une goutte d'ammoniac. A défaut d'alcali, on peut faire des lotions d'eau vinaigrée. La piqûre d'une guêpe est moins venimeuse que celle d'une abeille ou d'un frelon. La guêpe ne laisse pas d'ailleurs son aiguillon dans la plaie. On cite un cas tragique toutefois, celui d'un jardinier qui, mangeant un fruit dans lequel une guêpe avait pénétré, fut piqué à la langue. Un gonflement énorme se produisit, qui détermina une asphyxie. — En général les guêpes n'attaquent pas l'homme. Elles ne deviennent méchantes que si on les poursuit. Il est donc prudent de ne pas les chasser par de grands gestes qui vous désignent à leur colère. »

* * *

Passons aux abeilles, et lisons un peu ce que nous dit M. Fulbert-Dumonteil, dans *La France*, sur l'usage qu'on se propose de faire de ces intéressants insectes. Il ne s'agirait de rien moins que de les utiliser à la guerre ! . . . .

La piqûre de l'abeille, nous dit-il, est assez meurtrière pour causer la mort d'un homme. Les exemples en sont fréquents. En tous cas, son aiguillon est cruel. Aussi bien, dans cette fin de siècle extraordinairement civilisé, n'a-t-on pas songé à astreindre la poétique et charmante abeille au service militaire, en faisant de notre « mouche d'or » au bourdonnement léger une redoutable auxiliaire de nos armées. Il ne s'agit pas de l'abeille messagère, rivale expérimentée du pigeon voyageur, mais de l'abeille combattante, ardente et irrésistible. Des essais, paraît-il, vont être inaugurés en Europe, dont les doux chercheurs de destruction aussi raffinée qu'universelle conçoivent les plus belles espérances. Les officiers du Soudan qui ont fait campagne contre les tribus indigènes savent, paraît-il, à quoi s'en tenir sur « l'abeille militaire ». Ecoutez plutôt ce curieux récit.

C'était, raconte un brave officier français, auprès du village de Soukoutay, en aval de Badumbé. La colonne venait de s'établir au camp et les installations étaient à peu près terminées, lorsque tout à coup nous entendîmes des cris sauvages s'élevant de tous côtés. Ces cris féroces annonçaient l'attaque des abeilles.

En un clin d'œil, chevaux, ânes et mulets, piqués horriblement, brisent leurs entraves et s'enfuient de toutes

parts, battant l'air de leur queue, ce qui redouble l'ardente colère de leurs implacables ennemies.

Des soldats européens sont grièvement blessés ; quelques-uns meurent le lendemain de piqûres cruelles et leurs corps tuméfiés sont méconnaissables. — Voilà donc une recette toute trouvée pour faire abandonner un village occupé par l'ennemi. Qu'un habitant, avant de fuir sa demeure envahie, renverse toutes les ruches qu'il aura portées dans le voisinage des chevaux et des hommes, et alors il assistera à la plus belle déroute de l'ennemi, mis en fuite par ces combattants ailés.

Pauvre abeille, précieuse et charmante abeille, que l'on fasse de ton vol rapide et de ton instinct admirable un messager de la patrie, rival des pigeons et des hirondelles, fort bien ; mais qu'on lance contre des hommes les essaims exaspérés, c'est autre chose.

Ce n'est pas la mort que la nature a placée au bout de ton aiguillon ; c'est ton admirable industrie, c'est le merveilleux travail de ta ruche qu'elle a voulu exposer à nos regards ravis, c'est ta récolte précieuse qu'elle a entendu prodiguer aux hommes.

L'abeille, c'est la grande artiste des jardins, des champs et des bois, c'est la « mère » féconde et respectée ; c'est la mouche d'or à qui nous devons la cire et le miel. Laissons-la à sa ruche, sujet d'admiration et source de richesse ; laissons-la à ses fleurs et à ses parfums. Son doux champ de bataille est au milieu des plantes embaumées, le thym et le serpolet, les lavandes et le romarin, le pin des montagnes, l'eucalyptus, le chèvrefeuille, les bruyères roses et les genêts d'or, les ajoncs fleuris, l'aubépine blanche.

Laissons-la à son industrie féconde et charmante, car nous n'avons pas besoin d'elle pour aider nos escadrons et défendre la patrie. »

LA FAMILLE WIGGINS

par Charles GRANDMOUGIN.

C'est un immense quartier de Londres, dont la mélancolie noire s'augmente encore, dans les parties basses, de l'humidité de la Tamise. Là, près de masures serrées et sales, s'accumulent des pourritures successives ; des porcs grouillent ici, de longues files d'étables s'alignent là, et, comme le chemin de fer passe non loin, le vent apporte souvent au nez des voyageurs les odeurs mêlées de tous les fumiers. On pourrait croire que ce quartier est un des points extrêmes de la grande cité, un de ces chancres extérieurs qui bordent les capitales ; aucunement. Il a été enserré lentement dans la ville par les constructions sans cesse croissantes de celle-ci qui, comme une hydre vivante de pierre brune, s'étend sans trêve, démesurée et insatiable.

Les riches, et surtout les vieilles filles, aiment à honorer de leurs visites pieuses et de leurs charités méthodiques ces tristes masures où l'alcoolisme et la fringale font des ravages égaux. Pourtant, certains des misérables qui habitent là s'offrent toujours, malgré leurs ressources infimes, un luxe suprême, celui de bien soigner leurs morts, et, chose à peine croyable, ils tiennent beaucoup à ce que le cercueil soit capitonné de satin blanc. Peu importe la qualité du dit satin, pourvu qu'il ait des reflets chatoyants et donne au public des derniers visiteurs l'illusion d'une belle étoffe. Tout pour l'apparence, telle est la grande maladie des Anglais, riches ou pauvres.

Un jour, du fond de ce quartier, une petite fille maigre, aux cheveux jaunes, aux grands yeux d'un bleu clair, Maggie Wiggins, arriva en courant chez deux visiteuses du district, deux sœurs très connues, mesdemoiselles Burton, qui habitaient la partie haute et aristocratique du quartier.

Ces vieilles protestantes, chez qui des charités régulières remplaçaient les douceurs absentes de la maternité, avaient coutume de se rendre chez les pauvres diables, d'y laisser un certain nombre de ces petites feuilles appelées *tracts* qui contiennent des histoires édifiantes, et de leur apporter, le samedi soir, des restes de viande. Le Londres du dimanche est, en effet, une vraie nécropole, aucun magasin n'est ouvert et le Très-Haut doit être satisfait quand des étrangers sont exposés à tirer vainement la langue devant la porte des boulangeries. La viande réjouissait fort les pauvres gens : quant aux *tracts*, ils ne les lisaient pas toujours, bien que ces petits cahiers leur enseignassent la soumission à la Providence et l'efficacité de la prière.

— C'est toi, Maggie, dirent les vieilles filles à la gamine essoufflée ; qu'y a-t-il donc ?

Maggie répondit avec des sanglots plein la voix : « Papa est mort cette nuit ! ! »

— Il est donc revenu ?

— Oui, revenu pour mourir !... Mort de tousser !... Et maintenant nous n'avons même pas de quoi payer le cercueil ! Je vous en supplie, mes ladies, ayez pitié !...

Les pauvres apellent une dame quelconque *my lady* (titre de noblesse) comme les petits mendiants braillards de Naples vous qualifient d'Excellence.

Immédiatement compatissantes, les deux Burton tâchèrent de consoler la petite et la suivirent, car elles tenaient, comme toujours, à faire personnellement leur devoir et à prier pour le mort, devant lui. La pluie tombait, monotone, drue et froide, une vraie pluie de novembre capable de rendre pessimiste l'ivrogne le plus illuminé. A travers les cloaques noirs et le désert des rues, on arriva, à la nuit tombante, dans la masure mortuaire.

Le trépassé était sur son lit, éclairé par les rougeâtres lueurs d'une mauvaise lampe à huile minérale, son ossature modelée en plis raides par le drap blanc.

Près de lui, sa femme, *charwoman* de son métier, c'est-à-dire employée en sous-ordre par les domestiques, pleurait en reniflant sur la manche de sa robe sale. Des enfants grouillaient autour, ceux qui marchaient à peine aussi guenilleux et aussi puants que les grands de quinze ans. Des loques de papier, minces et flasques, pendaient aux murs, les unes sur les autres, comme ces grosses toiles d'araignée qui s'accumulent en draperies grises sur les parois des caves.

Puis c'était l'odeur innomée des haillons qui n'ont jamais été lavés, et les senteurs confondues de la houille qui fumait au fond d'un gros poêle et des restes de gin qui s'évaporaient dans des gobelets d'étain.

Les Burton, affligées et douces, s'étaient mises sans retard à consoler et à encourager la mère. L'une d'elles lut ensuite à haute voix le chapitre de la Bible où Job, ayant tout perdu, accepte sans amertume les volontés de l'Eternel. A chaque verset s'ajoutaient les hou-hou-hou lamentables d'un môme de cinq ans qui, vautré sur le sol, noir de houille, paraissait absolument inconsolable.

Une fois la sainte lecture terminée, les demoiselles charitables mirent un demi-souverain sur la table, à côté du mort. La vieille les bénit avec des sanglots longs et des gestes reconnaissants. Quand la porte fut fermée sur la famille en pleurs, les bonnes filles se disposèrent à reprendre leur marche dans la nuit, mais aussitôt l'aînée s'aperçut qu'elle avait oublié son parapluie. Elle rentra pour le prendre. Horreur ! Le mort, assis sur son lit regardait curieusement, à la clarté troublée de la lampe éloignée, le demi-souverain qu'il tenait entre le pouce et l'index.

Autour de lui grouillait en tumulte la famille avec mille exclamations. Saisie d'effroi, la vénérable demoiselle pousse un grand cri et se sent chanceler. Sa sœur, épouvantée, se précipite vers elle du dehors et la voit soutenue par les bras de la femme, entourée des enfants agités, pendant que le mort, debout et en chemise, manifeste aussi beaucoup de compassion pour sa bienfaitrice à moitié évanouie.

On les avait donc leurrées, les pauvres demoiselles Burton ! On avait joué devant elles, pour un demi-souverain, la comédie de la mort ! Aussi quelle indignation quand la sœur aînée revint à elle ! Mais les paroles des demoiselles furent brèves : *Awful ! Awful !* (Epouvantable !) dirent-elles d'une voix saccadée, pour exprimer leur stupéfaction et leur horreur.

Et, sans écouter les explications des pauvres diables, elles disparurent dans les profondeurs de la nuit pluvieuse. Quand la maisonnée fut rendue à elle-même, le mort, qui avait cessé trop tôt de jouer son rôle, fut couvert d'injures par les grands de la famille. C'était lui qui avait voulu ce drame hypocrite et, pour un demi-souverain, il avait compromis des séries de charités futures !

Pourquoi n'est-il pas resté sous son drap, l'imbécile, le vieil ivrogne ? Et, de fait, il aimait le gin, l'infortuné ! On le voyait peu à la maison : c'était un de ces maris intermittents qui se multiplient au dehors dans des corvées d'occasion ou des beuveries populacières, et n'apparaissent au logis que pour battre la femme, fouailler les enfants et ramasser la monnaie ; il pouvait donc, sans inconvénient, passer pour décédé aux yeux des tendres demoiselles Burton.

Et, sous le toit noir où crépitait la pluie, la famille se lamenta et s'indigna longtemps autour de son chef qui, cette fois, n'osa pas sévir, car il comprenait son irréparable faute.

Il fut décidé qu'il serait privé de son demi-souverain, et qu'il vivrait comme il pourrait le lendemain et jours suivants. Quant à la femme, elle répétait avec mélancolie : « Et